

Le préservatif

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **78 (1990)**

Heft 5

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-279373>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



n'arrive plus à parler...» (Vanessa, 15 ans, EP, FR.)

Et puis, l'exception qui confirme la règle: «C'est une maladie vénérienne due à un virus. On ne peut pas l'avoir par des contacts sensitifs...?»

D'où viennent les informations ?

Les sources sont très variées et vont de l'école aux parents en passant par les médias: articles de journaux, émissions médicales, radio, les livres, les amis, le cinéma, le gynécologue, le planning familial, les associations ou les centres de prévention.

Des expositions sont mentionnées, sans oublier la publicité dans la rue: «J'aime bien les affiches de la nouvelle campagne avec les réactions des gens comme vous et moi.» (Patricia, 15 ans, GE.)

La peur

Elle existe, pas toujours explicite, mais elle est là, latente. Parce que c'est la maladie du siècle, qu'elle se propage si vite, qu'elle peut s'attraper bêtement avec du sang contaminé lors d'une transfusion... Peur également du séropositif ou de malades désespérés qui contaminent comme ça, sans dire qu'ils sont touchés...

Peur des adultes, souvent, très souvent: «J'ai lu récemment un article sur un homme qui avait voyagé en Thaïlande. Là-bas, il avait eu des relations avec des femmes, sans préservatifs. A son retour, il se demandait s'il devait désormais utiliser un préservatif avec sa propre femme...»

Certains n'ont pas peur, car ils considèrent le sida comme une maladie qui dépend d'un choix de vie...

Qu'est-ce que le sida pour eux ?

En règle générale, ils savent assez précisément et parfois très scientifiquement ce qu'est le sida: une maladie sexuellement transmissible ou qui se transmet par le sang. Ils connaissent les causes de la transmission: relations sexuelles non protégées ou seringues contaminées. Ils savent que c'est une maladie mortelle, qu'elle atteint surtout les jeunes, que les remèdes tardent à venir et qu'elle est encore incurable. Ils sont impressionnés par sa propagation rapide, par la façon dont on l'attrape, par son aspect foudroyant. Ils sont préoccupés par la déchéance physique du malade: «On maigrit terriblement, on est pris de tremblements et on ne peut plus se débrouiller tout seul. En principe, vers les derniers mois, on

La solidarité

Elle est à toute épreuve. Pour eux, le malade ne doit pas être exclu, car il a encore plus besoin des autres. Il faut l'aider sur le plan moral, le considérer comme une personne normale.

Une solidarité totale jugée excessive, ambivalente et, en fin de compte, fragile par Michel Guillaume, de «Point Fixe», à Lausanne: «C'est une manière de nier leur peur, or la peur existe chez chacun de nous, il faut la maîtriser afin qu'elle n'engendre pas l'exclusion, mais ne pas la nier.»

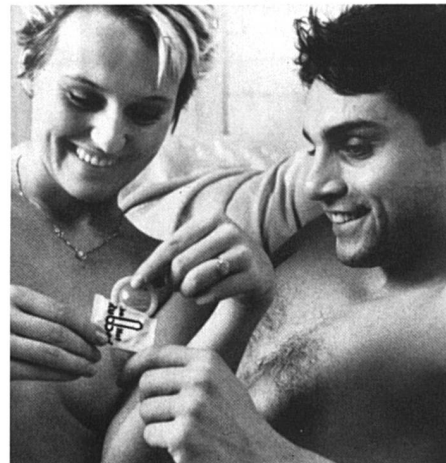
Peur que certains avouent sans se déshumaniser: «Je crois que je ne serais pas du tout à l'aise avec des séropositifs ou des sidéens. Il faut être honnête... je serais un peu stressée de vivre avec eux...» (Valérie, 18 ans, CO, GE.)

«Je me suis trouvée une fois en face d'une femme qui militait pour une association anti-sida et qui disait qu'elle était séropositive. J'ai un peu flippé.» (Patricia, 15 ans, GE.)

«Si c'est un bon copain, aucun rejet. Juste un peu de prudence à cause des coupures. Quant au copain plus éloigné, c'est dur à dire. Je ne vais pas tout faire pour l'inviter, mais j'ai de la peine à dire si je vais aller spontanément vers lui à cause de cela.» (Thierry, 17 ans, CO, GE.)

Faut-il dire que l'on est séropositif ?

Certains en parleraient pour tester les vrais amis ou bien le diraient aux proches, aux camarades de classe. D'autres n'en parleraient pas, craignant de devenir des «bêtes curieuses», d'être plaints. La plupart trouvent la question épineuse et ne savent pas du tout quoi répondre.



Érotiser le préservatif: facile à dire! (Photo OFSP)

Le préservatif

En théorie, ce n'est plus un inconnu et il est admis comme le seul moyen de prévention, hormis la chasteté ad aeternam, même s'il n'est pas efficace à 100%. Ce qui ne signifie pas qu'il soit très prisé: «Difficile de parler du sida dans un premier rapport... Et puis, le préservatif n'est pas très romantique, presque peu ragoûtant... pas attrayant... Après des générations, peut-être que ça entrera dans les mœurs...» (La Chaux-de-Fonds.)

Un préservatif qui a pris une connotation négative. Avant le sida, il protégeait de la vie, maintenant, il protège de la mort.

Michel Guillaume explique: «Autrefois, quand il était utilisé à des fins de contraception, le préservatif établissait une complicité dans le couple, aujourd'hui, il la détruit. Certaines jeunes femmes préfèrent dire à leur partenaire qu'elles réclament le préservatif parce qu'elles ne prennent pas la pilule. Ça ne supprime pas l'angoisse...»



La sexualité est redevenue mortifère comme à la fin du siècle dernier lorsque sévissait la syphilis qui inspira tant de tableaux et de romans. Pour la tirer de là, Michel Soulé, psychanalyste pour enfants à Paris, propose une prévention «entre la carotte et le bâton du gendarme» avec un préservatif érotisable!

Erotique ou pas, il est jugé indispensable par les jeunes. «Je trouve justement que c'est une preuve d'amour si le garçon accepte de mettre un préservatif. Je serais prête à le fournir, je contrôlerais ainsi la qualité du préservatif. Du moins en théorie.» (Valérie, 18 ans, CO, GE.)

Cause-t-on sida ?

Ce n'est en tout cas pas le sujet de discussion numéro un... On en discute de temps en temps avec les parents, à l'école ou encore... «Nous avons eu un seul cours d'éducation sexuelle au collège. Les garçons avaient tous manqué. J'ai l'impression que les garçons sont plus pudiques. Les

filles, on en parle mais peu quand même.» (Valérie, 18 ans, CO, GE.)

Différence fille-garçon ?

Si la majorité des jeunes ne voit pas de différence dans la manière d'aborder le sida et répond laconiquement par non à la question, ceux qui développent le sujet sont moins catégoriques: «Les garçons sont certainement autant concernés par le sida que moi.

Mais il me semble qu'il y a une approche différente. Je ne sais pas très bien, car on n'en discute jamais entre nous.» (Sophie, 15 ans, CO, GE.)

«Les filles sont doublement concernées, parce qu'il y a le sida et le danger d'être enceinte. Je pense d'abord à ne pas être enceinte et après au sida.» (Sandrine, 18 ans, CO, GE.)

«Les hommes semblent plus inconséquents. Rares sont ceux qui proposent d'emblée de mettre un préservatif.» (Sophie, 18 ans, CO, GE.)

De l'information au dialogue

Le discours préventif suscite le rejet. Sauf quand il est prétexte à l'échange, et pourquoi pas, au sourire...

Personne ne nie l'importance de la prévention auprès des jeunes puisqu'il s'avère que les 20 à 30 ans sont proportionnellement les plus touchés par la séropositivité en Suisse avec 1 personne sur 80 contaminée contre 1 sur 300 pour le reste de la population...

De plus, selon des recherches fédérales, la quête du partenaire idéal semble inciter nombre de jeunes Suisses à avoir des relations successives...

A propos de prévention, on peut dire que tous les cantons ont répondu à l'appel de l'Office fédéral de la santé publique et mené une campagne de sensibilisation auprès de la jeunesse. Selon les cantons, elle est plus ou moins classique, interactive à l'heure de la télématique, ou bien carrément débridée.

Le seul canton qui se fasse décidément tirer l'oreille est celui du Valais. Il faut dire que le sida est entré dans les écoles valaisannes avant l'éducation sexuelle, peu répandue. Pas étonnant que les partisans de

la politique de l'autruche en matière de sida soient montés aux barricades à la vue du préservatif agité en pleine classe.

Prévention à l'école

«A Genève, les cours d'éducation sexuelle existent depuis 1925», précise la Dr Danièle Lecomte, responsable de la politique des programmes d'éducation pour la santé au Service santé jeunesse du canton. Elle poursuit: «Un programme de prévention des toxicomanies est en place depuis 1971 et la campagne antisida s'est intégrée dans ce tissu d'informations scolaires dès 1987. Avec toutefois un changement d'orientation. On ne parle plus de groupes à risque mais de comportement à risque.»

Au programme genevois, un cours dès l'âge de 9 ans. Trois ans plus tard, on montre le préservatif aux élèves. Ils auront ensuite un cours par an à raison de trois

heures maximum. Ce qui est problématique, car dans plusieurs classes, l'information sur le sida a limité l'éducation sexuelle tout aussi nécessaire. Le Service santé souhaiterait obtenir plus d'heures à disposition pour des cours en deux temps: d'abord mixtes, puis filles et garçons séparés.

Dans les grandes lignes, le Service santé jeunesse suit les directives de l'OFSP et distribue le matériel didactique de l'office fédéral agréé d'initiatives genevoises: dossiers, textes d'adolescents ou expositions.



Les courts-circuits de l'information... (Dessin tiré de l'ouvrage «L'Amour préservé»)

Selon Christian Mounir, éducateur en santé du service, les jeunes connaissent maintenant l'essentiel des données cognitives, même s'ils expriment parfois encore des doutes sur le danger d'une piqûre de moustique ou bien d'un baiser profond. Mais pour lui, le cadre scolaire avec son «heure sida» par an est inadéquat: «Il faudrait pouvoir revenir sur les choses, être plus disponibles, parler de la gêne ou du préservatif dans la poche la première fois.»

Dans le canton de Vaud, Monique Weber, chargée par Pro Familia de l'information dans les écoles, tient plus ou moins le même discours: «L'information sur le sida doit être dispensée dans le cadre d'un dialogue. Il faut avoir le temps d'attendre que les jeunes signalent eux-mêmes leurs manques. Arriver dans une classe avec le mandat de faire de l'information sur le sida peut provoquer des réactions de rejet.»

Sa collègue Carla Chatterji ajoute: «On prêche l'usage du préservatif à des jeunes qui ont déjà pas mal de problèmes à épauler leur sexualité. Ils sont bloqués, ne savent pas comment s'y prendre avec l'autre sexe... Alors, ça passe mal.»

Toujours à propos du préservatif, Carla Chatterji a présenté une galerie de portraits de filles à des apprentis de l'Ecole des métiers à Lausanne. Elle leur demandait avec lesquelles ils jugeraient nécessaire d'utiliser un préservatif: «C'étaient toujours les filles aux allures punk dont ils se méfiaient. Jamais des blondinettes BCBG...»

La collaboratrice de Pro Familia mentionne également ce qu'elle appelle «l'effet bulle», qui fait qu'on ne se méfie pas des gens qu'on connaît, sans se préoccuper des